

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

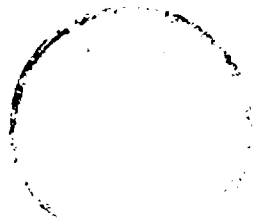
Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

REVUE

DE

BELGIQUE





REVUE  
DE  
BELGIQUE

— TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. LI

BRUXELLES

M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI

ÉDITEUR

49, RUE DU POINÇON, 49

—  
1907

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

## BEN TOVIT <sup>(1)</sup>

---

Ce jour terrible où fut commise la plus grande infamie du monde, où Jésus-Christ, entre deux larrons, fut crucifié sur le calvaire, — ce jour-là même, Ben Tovit, marchand de Jérusalem, pâtit d'un affreux mal de dents.

(1) Léonide Andréief est sans conteste le plus grand nouvelliste actuel de la Russie, depuis la mort trop tôt survenue du « Maupas-sant » russe : Antoine Tchekoff. Il n'a point la gloire bruyante de Gorky, il n'a point, comme lui, l'instinct fruste de l'épopée. Il a peut-être, il a certainement plus d'art et plus de finesse psychologique. Il ne constitue pas un « accident » littéraire, non plus un « accident » politique. Aussi est-il préservé de déchoir, et d'écrire, après un chef-d'œuvre comme la *Vie du Père Thivéisky*, ces sortes de déclarations insanes où nous avons vu sombrer le beau talent de Gorky.

Toutefois, Léonide Andréief n'a point résisté aux secousses terribles qui traversent l'Empire. La guerre de Mandchourie lui a inspiré un livre... humanitaire : *Le Rire Rouge*, qui fit grand bruit, et qui développe le thème connu des horreurs guerrières. Récemment, il a donné une manière de drame, à scènes découpées suivant la formule russe qui pense être la formule de Shakespeare et n'est peut-être que celle des Goncourt, un drame intitulé : *La Vie de l'Homme*. Mélange de romantisme ingénu et retardataire, de philosophisme encore plus ingénu, et d'impressions extrêmement pénétrantes, maeterlinckiennes, personnelles d'ailleurs, par où il demeure supérieur écrivain quand même, écrivain de l'art pour l'art, fort heureusement !

Nous présentons au lecteur une nouvelle peu connue d'Andréief. Sans être la plus caractéristique de son talent subtil et désenchanté, elle montre un point de vue amer, en dénonçant la relativité médiocre de toutes choses, surtout des plus grandes choses. Et comme il eût été dangereux que l'événement ainsi étudié fût contemporain, que la scène en fût la Russie, Andréief a choisi la Jérusalem de l'an 33 de notre ère !

G.-G.

Cela lui avait pris la veille au soir : un lancinement imperceptible dans la mâchoire droite ; et une dent, la première avant la dent de sagesse, lui avait paru comme légèrement exhaussée : sa langue, en la touchant, y déterminait une minime douleur. Mais il avait suffi à Ben Tovit de bien manger pour que cette douleur disparût, et qu'il en perdit aussitôt la mémoire. Au reste, le marchand venait de conclure une bonne affaire : il avait troqué son vieil âne malingre contre un autre âne jeune et robuste. Il en était fort aise, et n'avait point voulu s'arrêter à de mauvais présages. Aussi dormit-il convenablement.

Or, voilà qu'au petit jour il se sentit envahi par une angoisse poignante. Il crut s'entendre appelé pour un soin pressé, il s'éveilla ; il avait mal, il avait mal de partout comme si on lui tailladait les gencives. Il ne put déterminer si c'était la même dent que la veille, ou s'il y en avait encore beaucoup d'autres. Toute sa bouche, sa tête même étaient emportées par un ravage aigu. Il lui semblait mâcher des milliers de clous tellement chauds qu'ils devaient en être rouges. Alors, d'un pot en terre glaise, il se versa dans la bouche un flot d'eau qu'il y garda.

La douleur parut céder ; il eut le soulagement de sentir ses dents se raffermir dans leurs alvéoles ; il se recoucha et remit sa pensée sur le chapitre de son nouvel âne. Ah, que son bonheur eût été parfait sans ces alertes maudites ! Et il chercha de nouveau le sommeil. Mais l'eau, déjà, se réchauffait ; et cinq minutes plus tard, la douleur était revenue, intolérable.

Ben Tovit s'assit sur son lit, et, tout geignant, se balança de droite à gauche. Sa peau se contracta autour du nez qu'il avait énorme, et que l'atroce souffrance passa au blanc. Une goutte de sueur froide y perla même tout au bout.

Et c'est ainsi, tout geignant, et manœuvrant la tête de droite à gauche, que Ben Tovit salua les premiers rayons de ce soleil qui devait contempler ce jour-là le calvaire avec ses trois croix, puis s'éteindre d'effroi et de tristesse.

Ben Tovit était un homme bon, et il détestait l'injustice. Toutefois, quand sa femme se réveilla, il ne laissa point de lui dire un tas de choses désagréables, se plaignant qu'on l'eût abandonné comme un chacal pendant qu'il gémissait et se tordait en des tourments cruels. L'épouse écouta patiemment tous ces reproches : car elle savait bien que c'était la douleur qui les dictait à son mari, et elle lui apporta une foule de bons remèdes : du vrai fumier de souris, dans lequel se plonger la figure ; un morceau du véritable bloc de pierre où Moïse avait écrit son décalogue, et enfin de l'essence de scorpion.

Tout cela, momentanément, calmait cette rage de plus en plus lancinante ; et pendant ces fléchissements du mal, Ben Tovit pensait à son âne, et il lui semblait rêver. Mais bientôt la douleur revenait, et il se remettait à gémir, à se fâcher contre sa femme, parlant même de se briser la tête contre le mur.

Alors, il s'en fut arpenter de long en large, sans discontinuer, le toit plat de sa maison ; mais il ne s'approchait pas trop de la balustrade qui le bordait sur la rue, car il avait honte de montrer sa tête enveloppée de linges, comme celle d'une femme.

De temps à autre, des enfants accouraient, et lui racontaient, la voie coupée par une émotion, toute sorte de détails sur le compte de Jésus le Nazaréen. Ben Tovit s'arrêtait de marcher, les écoutait un instant, très vite irrité qu'on osât l'entretenir de balivernes pareilles. Et il frappait du pied, puis les renvoyait. C'était un homme tranquille, et qui aimait les enfants, ce Ben Tovit, mais aussi un homme que le mal faisait trop bouillonner.

Il était également fort désagréable qu'une foule fût assemblée sur les toits voisins, ne faisant rien, sinon que reluquer Ben Tovit déguisé en femme. Aussi songeait-il enfin à redescendre, lorsque son épouse lui dit :

« Regarde, voilà qu'on emmène les larrons. Peut-être cela te distraira-t-il un peu ?



— Par Dieu, laisse-moi la paix. Ne vois-tu pas comme j'endure ? »

Mais dans les paroles de sa femme brillait une espérance de soulagement ; c'était comme une promesse que la souffrance se calmerait. Ben Tovit s'approcha de la balustrade. Il regarda la rue dédaigneusement, en inclinant la tête du côté gauche, l'œil droit fermé, et en appuyant la main contre la joue enflée.

Un cortège immense s'avavançait par la ruelle étroite, dans la poussière et le tumulte. Au milieu du cortège, penchés sous le poids des croix, marchaient les accusés ; et au-dessus d'eux, on voyait les fouets des soldats romains se tortiller comme de grands serpents noirs.

L'un des accusés, à la grande chevelure blonde, enveloppé d'un chiton en lambeaux et taché de sang, trébucha et s'affaissa par terre. Des cris retentirent ; et la foule, comme une mer immense, sembla engloutir le malheureux.

Ben Tovit poussa une longue plainte. Il crut que dans la dent malade on lui enfonçait une aiguille chaude et qu'on la tournait violemment. Il se recula de la balustrade, exaspéré, meurtri, indifférent.

« Comme ils crient, disait-il avec envie. Et il aperçevait sous lui des bouches grandes ouvertes, qui montraient des dents vigoureuses et saines. Il eût crié, lui aussi, s'il n'avait pas été malade. Dès que cette pensée eut traversé son esprit, la douleur augmenta, de telle sorte qu'il poussa un hurlement et qu'il porta les mains à sa tête.

— On raconte qu'il guérit les aveugles, lui dit sa femme en s'approchant de la balustrade ; et elle jeta une petite pierre du côté de Jésus, qui se soulevait cinglé par les fouets.

— Bien vrai ! Qu'il me guérisse mon mal ! répondit avec ironie Ben Tovit. Et il ajouta avec amertume : Regarde quelle poussière ils soulèvent ! On dirait un troupeau. Ce qu'il leur faudrait à tous, c'est une bonne bastonnade ! Sarah, aide-moi à descendre. »

La femme ne s'était point trompée : le spectacle avait égayé un peu Ben Tovit. Peut-être était-ce aussi le fumier de souris qui l'avait soulagé ; car il se recoucha et réussit à dormir. Et lorsqu'il s'éveilla, déjà tard, la douleur avait complètement disparu. Il ne restait du côté droit de la mâchoire qu'une légère enflure, semblable à un petit bouton rond. La femme de Ben Tovit affirmait qu'on ne le voyait même plus ; et lui, souriait, car il savait quelle bonne âme était sa femme, toujours prête à dire quelque chose d'agréable.

Le voisin, le tanneur Samuel, vint bientôt. Ben Tovit lui montra le nouvel âne, et il écouta avec hauteur son propre éloge et celui de l'animal, faits par le voisin Samuel.

Après quoi, pour complaire à la curieuse Sarah, tous trois allèrent au calvaire voir les crucifiés. En route, Ben Tovit narra par le menu son mal à Samuel ; et pour le lui faire mieux comprendre, il se composait un visage douloureux, fermait les yeux, balançait la tête, gémissait ; et le vieux Samuel faisait des signes compatissants, disant :

« Oh, oh ! Comme cela doit faire mal ! »

Ben Tovit trouvait gentille cette compassion ; il recommandait son histoire en gémissant de plus belle ; puis il revint au passé, et raconta comment et quand sa première dent s'était gâtée, celle du bas, à gauche.

Ainsi, devisant avec vivacité, ils arrivèrent au calvaire.

Le soleil, qui avait été condamné à éclairer la terre toute cette journée terrible, se couchait derrière les monticules lointains, et tout l'occident semblait noyé dans une lueur rouge comme du sang. Sur ce fond, on apercevait confusément les trois croix. Au pied de celle du milieu, on devinait, à leur blancheur, quelques personnes agenouillées...

La foule s'était dispersée depuis longtemps ; l'heure devenait froide ; et n'ayant pas même vu les crucifiés, Ben Tovit prit Samuel par le bras et s'en retourna vers sa maison. Il fut extrêmement loquace et voulut, chemin faisant, terminer l'histoire

de ses dents ; et entendant les cris compatissants de Samuel, lui voyant des gestes de pitié, il se recomposait son visage douloureux, il balançait sa tête, il gémissait longuement...

La nuit noire se levait des gorges profondes et du désert lointain, comme pour cacher au ciel le plus grand crime de la terre...

LÉONIDE ANDRÉÏEF.

(Traduit du russe par V. SNAÏKA et GÉRARD-GAILLY.)

---

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

# TABLE DES MATIÈRES

---

## LIVRAISON DE SEPTEMBRE

	Pages.
<b>Goblet d'Alviella.</b> Une enquête récente sur la crise de la religion . . . . .	5
<b>Louis Strauss.</b> Le port d'Anvers. ( <i>Suite.</i> ) . . . . .	27
<b>Maurice Heins.</b> Du municiple à la commune . . . . .	44
<b>Auguste Vierset.</b> L'île parfumée. ( <i>Suite.</i> ) . . . . .	56
<b>J. Lhoneux.</b> Choses de Flandre : Romanciers et conteurs flamands d'aujourd'hui. . . . .	72
<b>J. P. Lefranc.</b> A propos du Congrès de <i>nursing</i> . . . . .	89
<b>Jean de Wavrant.</b> Le salon triennal de Bruxelles . . . . .	97
Petite chronique. . . . .	104

---

## LIVRAISON D'OCTOBRE

<b>Henri Schoen.</b> Sully Prudhomme . . . . .	113
<b>Léonide Andréief.</b> Ben Tovit (Traduit du russe par V. SNAÏKA et GÉRARD-GAILLY.) . . . . .	132
<b>Auguste Vierset.</b> L'île parfumée. ( <i>Fin.</i> ) . . . . .	138
<b>Dr Dwelshauvers.</b> Pour apprendre la musique . . . . .	152
<b>Maurice Gauchez.</b> Les poètes . . . . .	166
Nécrologie : Albert Du Bois . . . . .	186
Petite chronique. . . . .	189

---

## LIVRAISON DE NOVEMBRE

	Pages.
<b>A.-J. Wauters.</b> Études sur la peinture dans les Pays-Bas aux xv <sup>e</sup> et xvi <sup>e</sup> siècles. L'école de Tournai . . . . .	206
<b>Léon Dumas.</b> Juridiction pour fonctionnaires . . . . .	227
<b>M. Wilmotte.</b> Justice et arbitraire . . . . .	237
<b>Henri Schoen.</b> Sully Prudhomme. ( <i>Fin.</i> ) . . . . .	245
<b>Arthur Symons.</b> Seaward Lackland. (Traduit par ÉDOUARD et LOUIS THOMAS.) . . . . .	264
<b>Eugène Monseur.</b> L'industrie des langues internationales. . . . .	278
Petite chronique. . . . .	294

## LIVRAISON DE DÉCEMBRE

<b>Jules Carlier.</b> La correspondance de la reine Victoria avec le roi Léopold I <sup>er</sup> . . . . .	301
Vers jeunes par <b>Antonine Coulet, Albert Lecocq et J.-J. Van Dooren</b>	321
<b>Gregorovius.</b> La culture romaine au xiv <sup>e</sup> siècle. (Traduction de M <sup>lle</sup> MARIE HALOT.) . . . . .	328
<b>Arthur Symons.</b> Seaward Lackland. (Traduit par ÉDOUARD et LOUIS THOMAS.) ( <i>Fin.</i> ) . . . . .	351
<b>Eugène Monseur.</b> Le choix d'une langue internationale artificielle .	360
<b>J. Lhoneux.</b> Chronique hollandaise : A propos de quelques livres récents	371
Petite chronique . . . . .	384